**Juan García Hortelano : *Orage d'été* (Éditions
Gallimard)**

Manuel Tuñón De Lara

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bhce/1033>

DOI : 10.4000/bhce.1033

ISSN : 1968-3723

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 278

ISSN : 0987-4135

Référence électronique

Manuel Tuñón De Lara, « Juan García Hortelano : *Orage d'été* (Éditions Gallimard) », *Bulletin d'Histoire Contemporaine de l'Espagne* [En ligne], 52 | 2017, mis en ligne le 09 octobre 2018, consulté le 15 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/bhce/1033>

Ce document a été généré automatiquement le 15 septembre 2020.

Bulletin d'histoire contemporaine de l'Espagne

Juan García Hortelano : *Orage d'été* (Éditions Gallimard)

Manuel Tuñón De Lara

RÉFÉRENCE

Manuel Tuñón De Lara, « Juan García Hortelano : *Orage d'été* (Éditions Gallimard) », revue *Esprit*, n° 315, mars 1963, p. 531-533.

- 1 Une plage de la Costa Brava. Une résidence où passent l'été plusieurs couples de la haute bourgeoisie d'affaires et leurs enfants : un fait divers –le cadavre nu d'une jeune femme étendu sur la plage– bouleverse la vie apparemment tranquille de ces hommes et de ces femmes qui noient leur ennui dans le whisky et l'adultère. Cet événement bouleverse aussi la conscience de Javier, qui fait le récit à la première personne, mais cette crise morale ne durera pas plus longtemps que l'orage d'été : les petits désagréments qui suivent la macabre découverte de la plage serviront à ressouder le « clan » de la Résidence, ces financiers et ces industriels dont les problèmes de conscience cèdent la place aux réflexes de classe et dont la révolte ne va pas plus loin que quelques aventures d'alcôve.
- 2 García Hortelano a monté ce récit sur des dialogues remarquablement assemblés, d'un réalisme qui frôle parfois le naturalisme. Il ne s'agit pas cependant de l'« objectivisme » intégral d'autres romanciers espagnols et français : Hortelano raconte que quelqu'un a bu trois ou quatre verres, qu'il a écrasé ici et là une demi-douzaine de mégots, mais il ne s'attarde pas à nous dire comment les faisceaux lumineux se brisent sur la surface du Martini, ni si les brins de la cigarette s'éparpillent sur l'angle du tapis. Non, il va au cœur du récit, qui est savamment mené, à un rythme accéléré.
- 3 La maîtrise n'est qu'un aspect secondaire de ce roman. Hortelano a écrit le livre le moins formaliste du monde ; il a tracé un portrait impitoyable des « grandes familles » espagnoles enrichies dans les affaires après la Guerre civile. (C'est un livre écrit en Espagne, et pour l'Espagne et les Espagnols). Javier, Joaquín, Elena, femme de celui-ci et

maîtresse de celui- là, Rafael, grand patron de l'industrie textile. Don Antonio, tout-puissant homme d'affaires, Ernestina la jeune fille, sont des personnages parfaitement définis et insérés dans leur milieu social. Nous assistons à leur vie, à leurs loisirs trop prolongés, à leurs conflits, à leurs drames. Ces gens-là sont toujours obsédés par la nostalgie de la Guerre civile (« De quel côté tu étais ? » –« Du côté des nationaux, naturellement »). Ils ont de la morale une idée conventionnelle. Lorsque Javier propose à Elena de rompre avec tout et de ne plus cacher leur liaison, elle répond que c'est impossible : « à cause de moi, de mon honneur » ; mais quand Javier, en proie à une crise de conscience, lui explique qu'il a découvert que les hommes pauvres ont aussi une vie à eux, elle répond : « Mais, Javier, tout ça est enfantin. Personne n'ignore que ces gens-là sont comme nous. Mais ils vivent différemment. »

- 4 Ces personnages s'ennuient, bien sûr, mais sans négliger leurs affaires : ils suivent au jour le jour la cote en Bourse ; ils ébauchent de nouvelles spéculations. Don Antonio qui a « commencé en 1939 avec une affaire immobilière », parle avec condescendance des jeunes experts en économie ; « mais, s'ils cherchent à nous diriger là où nous ne voulons pas aller, ils s'exposent à rester à sec ». Et Rafael, toujours bien pensant, effrayé à la seule idée que ses enfants ont aperçu le corps nu de la jeune noyée, se met en colère le jour où il retourne à ses usines de Barcelone : « Je te dis que lorsque je signe les feuilles de paye, c'est un vol que je signe. De mon argent ! »
- 5 À la fin du roman, l'orage d'été passe et tout rentre dans l'ordre : Javier et Rafael se mettent d'accord pour utiliser leur influence afin de ne plus être embêtés par cette noyade inopportune. Javier renoue sa liaison avec Elena et son entente de « laisser faire » avec Dora, sa femme. On pense à des achats de terrains à Alicante, pour bâtir des hôtels pour les touristes : la belle affaire !
- 6 Ce témoignage sur un milieu social très restreint, a été réussi avec le plus grand tact, sans jamais outrer les traits. Certes, on pourrait critiquer, à la rigueur, la répétition de scènes ou plutôt de gestes, mais on ne saurait contester l'équilibre du dialogue et du portrait de mœurs. *Orage d'été* est le roman d'un jeune écrivain : il n'en est pas moins une œuvre de maturité.